Des maux sous silences aux mots murmurés :***Faïlles* de Yannick Lahens et *Tout bouge autour de moi* de Dany Laferrière****David Paolo Yesaya**

Dans la présente étude littéraire, notre objectif est d'examiner la représentation du murmure et du silence des personnages dans *Tout bouge autour de moi* de Dany Laferrière et dans *Faïlles* de Yannick Lahens. Nous identifierons dans ces deux textes quatre types de silence qui nous permettront de montrer l'importance que cela joue chez les personnages survivants du tremblement de terre d'Haïti en 2010. Nous discuterons du silence que nous définissons comme silence de commisération ; ensuite, celui que nous appelons le silence imprononçable ; celui-ci se poursuivra par le silence innommable et le silence inexprimable. Avant d'amorcer cette analyse, nous résumerons brièvement l'intrigue des deux ouvrages.

Intrigues des deux récits testimoniaux

Dans *Tout bouge autour de moi*, Laferrière témoigne de ce qu'il a vécu en Haïti pendant (et quelques jours après) le tremblement de terre de magnitude sept en 2010. Privilégié contrairement à la majorité des survivants du séisme, grâce à son passeport canadien, Laferrière est rapatrié quelques jours après la catastrophe naturelle avec d'autres concitoyens par les officiels de l'Ambassade du Canada. C'est lors de son retour à son île adoptive de Montréal que l'écrivain revient (un an après) sur les faits de cette tragédie du 12 janvier. Il raconte d'une plume sobre qu'il se trouvait à Port-au-Prince dans le restaurant de l'hôtel Karibe en compagnie d'amis écrivains qui, comme lui, étaient venus participer au festival *Étonnants voyageurs*. À travers de courts chapitres brefs et incisifs, Laferrière raconte également les déplacements qu'il a effectués dans plusieurs quartiers de Port-au-Prince en allant s'assurer après le séisme de la bonne santé des membres de sa famille. En tant que témoin oculaire, Laferrière décrit les ravages du tremblement de terre dans un style de journaliste en ce sens qu'il ne laisse déborder aucun pathos ni misérabilisme dans son écrit. Il tente le plus possible de rester objectif dans son témoignage.

Dans *Faïlles*, par contre, le style d'écriture de Lahens est plutôt poétique et intimiste. Elle emprunte le récit testimonial pour révéler ce qu'elle a vécu pendant et après cette minute trente

de terreur où le séisme a transformé sa terre natale en hécatombe. Contrairement à Laferrière, elle reste à Port-au-Prince, où elle réside, pour écrire son témoignage. L'écrivaine commence à prendre note du coma de son île après le deuxième jour de la catastrophe. Ce travail d'écriture durera pendant huit mois jusqu'à ce que débute l'embryon de son récit testimonial.

Lahens et Laferrière emploient deux styles différents dans leur récit respectif. Toutefois, les deux auteurs consacrent une place importante aux thèmes qui gravitent autour du murmure et du silence. Cela se constate tout au long des deux œuvres par la représentation d'une zone insulaire en deuil. Lahens avoue, dans son chapitre « Port-au-Prince » dans lequel est fait l'état des lieux de sa ville post-séisme, qu'elle n'oubliera « jamais le silence dans Port-au-Prince » (61). Dans son chapitre « Le silence », Laferrière révèle qu'à sa grande surprise, dans les environs où il a subi les secousses de la catastrophe naturelle, aucun bruit ne s'est fait sentir : « on sait, dit-il, réfugiés sur le terrain de tennis de l'hôtel » (11). Il continue : « [j]e m'attendais à entendre des cris, des hurlements. Rien » (11).

La question du silence dans la littérature en général

Lahens et Laferrière voient juste de souligner l'importance du silence dans leurs témoignages respectifs. En effet, les dommages et les ravages d'une catastrophe naturelle tel qu'un séisme laissent souvent des chocs traumatiques aux survivants, lesquels ne leur donnent pas seulement envie de hurler, mais de murmurer et de se renfermer sur soi-même. Dans *Paroles, mots, silence pour une poétique de l'énonciation*, Pierre van den Heuvel avoue que « s'il y a en littérature un domaine qui manque d'études sérieuses, c'est bien celui du silence qui apparaît de plus en plus comme un problème fondamental dont l'importance est reconnue partout » (79). Si cette constatation était vraie en 1984, elle l'est moins de nos jours. En 2004, Annette de la Motte a écrit un ouvrage s'intitulant *Au-delà du mot une « écriture du silence » dans la littérature française du XXe siècle*. Véronique Labelle, quant à elle, a publié « Le silence dans le roman : un élément de monstration ». François Hanus et Nina Nazarova ont collecté des articles littéraires sur le silence dans l'ouvrage *Le silence en littérature : de Mauriac à Houellebecq*. Notons, par ailleurs, *À quoi pense la littérature ?*, les travaux de Pierre Macherey sur les silences significatifs.

Là où Van den Heuvel n'a pas tout à fait tort, cependant, c'est que très peu d'études littéraires abondent sur la thématique du silence (et du murmure) en rapport aux catastrophes

naturelles tel que le séisme. Paola Cadeddu, certes a écrit « La révolte du silence : l'œuvre de Lyonel Trouillot face au séisme de 2010 ». Cependant, dans son article, il s'agit plus du fait que Trouillot souhaite rester silencieux dans son travail littéraire sur la question du séisme en Haïti. Cadeddu souligne que l'auteur haïtien ne veut pas tomber dans l'exotisation de ce sujet :

L. Trouillot n'a jamais arrêté de parler d'Haïti à travers ses romans, ses poésies, ses articles, ses essais, ses interviews. Cependant, si depuis ce 12 janvier 2010 le tremblement de terre à modifié de manière importante sa production essayiste, l'auteur n'a pas laissé le séisme s'emparer de sa production littéraires. En effet, si nous feuilletons ses livres à la recherche de traces, évocations, souvenirs de cette tragédie nous risquons d'être déçus. (124)

Une autre étude qui touche brièvement au sujet du silence et du séisme d'Haïti 2010, est celle de Valérie Dusaillant-Fernandes. Cette dernière examine les mêmes récits testimoniaux que nous avons à l'étude. Cependant., la focalisation de son travail se rapporte plus aux approches testimoniales des deux écrivains et à l'empreinte psychique individuelle et collective du séisme. Toutefois, malgré les deux études que nous venons de citer, il semble bien que les travaux sur le thème du silence en rapport au tremblement de terre restent infimes.

La définition du murmure et du silence

Le « murmure » et le « silence » sont trop souvent employés dans un sens singulier. Selon nous, ce sens restrictif devrait être décroïsonné. Tout comme il est fréquent de dire « les cris » ou « les rires », il devrait être courant de dire les « murmures » et « les silences ». Parler de ces deux notions au singulier les renferme à une seule réalité, ce qui n'est bien évidemment pas le cas. Murmurer peut être employé de plusieurs différentes manières. Une d'entre elles serait un murmure de protestation et une autre un murmure de peur. De même pour le silence, deux personnes silencieuses peuvent l'être pour deux raisons diamétralement opposées : la première, par confiance en soi ou par respect et la deuxième par jalousie de l'autre ou par lâcheté. Dans *Des voix contre le silence*, Anne Marie Miraglia affirme que « [l]e silence peut être une stratégie salutaire lorsqu'on est enfant ou tout simplement une personne dépourvue de tout pouvoir sur sa propre vie » (116). Elle ajoute que « le silence [...] n'est pas forcément un signe de faiblesse » (117). À bien des égards, le silence est souvent perçu comme un emprisonnement sur soi plutôt qu'une liberté. Des expressions comme « être mûré dans son silence » ou « garder le silence » appuient nos dires. Le silence devient alors quelque chose qu'il faut détruire afin de trouver un sentiment libérateur d'où l'usage d'autres expressions à cet effet comme « briser le silence ».

Dans *Tout bouge autour de moi* et dans *Faillies*, les murmures et les silences sont représentés négativement. Nous retrouvons des personnages atteints d'une plainte sourde ou d'un mutisme provoqué par « [un] traumatisme [qui] impose alors [en eux] un renouvellement du langage¹ » comme en rend compte Julia Siboni dans « Dans inhumanité trop humaine ou comment Beckett persiste à nommer l'innommable ». Celle-ci classe ce renouvellement du langage en trois parties : l'inexprimable, l'imprononçable et l'innommable. Elle explique que « l'inexprimable désigne ainsi ce qui ne peut pas être dit, formulé par des paroles, ce qui est au-delà de toute expression, l'incommunicable. Il suppose une faille dans un langage encore structuré, et pose la question de la limite et de l'impuissance du sujet » (16). « [L]'inexprimable ne se veut donc pas renoncement [...] » (16). Elle évoque aussi « [l]'imprononçable [qui] renvoie quant à lui à une impuissance d'ordre purement physique. Il caractérise ce qui semble impossible à prononcer ; on évoque par exemple une suite de consonnes imprononçables, d'où découle un possible bégaiement » (17). Autrement dit, l'imprononçable est une pause de silence causé par des temps d'arrêts lors d'une tentative d'élocution. Puis, enfin, elle souligne l'innommable : « il renvoie également à ce qui dépasse l'entendement, à ce qui ne peut être conçu, et donc a fortiori prononcé. L'innommable désigne celui qui ne peut plus être nommé, dont le nom a été effacé, ou s'est perdu, car l'innommable fait bien référence à un nommable antérieur » (18). Dans cette dernière catégorie, nous pouvons penser à des tortures inhumaines, à l'inceste ou au viol. Le seul fait de penser à ces événements traumatiques indésirables replonge la victime de ces actes dans une réalité cauchemardesque ; elle préfère donc s'imposer un silence qui, pense-t-elle, l'empêchera de réactiver ses angoisses. Ajoutons que ce silence innommable peut engendrer des murmures. En effet, la victime d'un événement tragique ne pourra évoquer la réalité de son traumatisme qu'à voix basse, par de simples murmures qui lui donneront l'impression d'atténuer sa réalité.

Tout au long de cette analyse, nous nous appuyerons principalement sur ces trois genres de langage silencieux : le silence imprononçable, le silence innommable et le silence inexprimable. Nous ajouterons à ceux-là un quatrième type de silence pour analyser les deux textes à l'étude. Nous le nommerons le « silence de commisération ». Celui-ci est démontré par une absence de mots de parole et de voix envers une personne qui vit une profonde douleur inconsolable. Face à cette forme d'hémorragie interne, seule une forme d'empathie envers le

souffreteux peut tenter non pas de guérir ses bleus à l'âme, mais au mieux, de montrer un acte d'affection pour minimiser sa peine qui, elle aussi, est souvent camouflée par un acte de silence.

Comme l'indique Van den Heuvel, « on sait bien que le silence parle, que son éloquence joue un rôle capital dans la communication et qu'il peut être aussi effrayant que le cri » (79). Cela dit, nous rajouterons dans cette définition des silences que ceux-là ne se détectent pas seulement par des non-dits et ne s'évaluent pas uniquement par un degré de tonalité. Une forme de silence peut être créée par l'étouffement, l'enterrement de quelqu'un ou de quelque chose. Aussi paradoxal que cela semble être, ce genre de silence peut provenir de cris et d'hurlements. Effectivement, un individu peut crier afin de masquer ou étouffer une douleur et une voix intérieure. C'est la raison pour laquelle il faudra certainement comprendre les silences dans cette étude comme le manque de parole et le manque de mots, mais pas forcément le manque de bruits, le manque de son et encore moins le manque de communication. En effet, les personnes silencieuses, précisément dans des cas de traumatismes comme dans les deux textes à l'étude, peuvent non seulement crier à tue-tête ou murmurer pour exprimer leur mal-être, mais peuvent aussi pousser des hurlements à l'intérieur d'eux-mêmes en étouffant leurs émotions par un silence complet.

Le silence de commisération

Nous constatons des silences de commisération dans le témoignage des deux écrivains. Dans le chapitre « Retour à la maison », Lahens écrit qu'elle aperçoit une rescapée du séisme à Port-au-Prince qui a perdu un être cher. En voyant sa profonde tristesse, Lahens n'ose pas lui rendre compte des bonnes nouvelles qu'elle a reçues au sujet de ses proches : « [j]e ne lui parle pas de ma famille en ville qui est sauve. Ce serait déplacé, impudique » (57). Ici Lahens se tait par pudeur afin de ne pas noyer encore plus l'endeuillée dans la douleur d'avoir perdu les siens. Elle s'assure d'être délicate et attentionnée dans chacun de ses faits et gestes. Le mutisme qu'elle s'inflige, renvoie à une communication implicite et tacite. Lahens soutient émotionnellement la survivante par son silence réconfortant en lui évitant d'entendre la nouvelle que d'autres ont survécu à la catastrophe naturelle dont ses proches ont péri.

Cette décence est encore plus perceptible lorsque l'auteure révèle qu'« [elle] retien[t] [s]es larmes et [elle] la prend dans [s]es bras. En silence » (57). La raison pour laquelle Lahens retient ses larmes n'est pas par manque de sentiments ni par peur de les dévoiler puisqu'elle

couvre la survivante d'affection en l'embrassant. Cette retenue est pour ne pas que ses pleurs réveillent une douleur supérieure à l'endeuillée. Autrement dit, ne pas verser de larmes lui permet de garder un certain contenu émotionnel pour ne pas déprimer de plus belle la femme en deuil. Pleurer, selon Lahens, conduirait à un effet domino : avoir des larmes dans la voix, voire exploser en sanglot. Par ailleurs, lorsque Yahens embrasse cette rescapée, elle diminue la tonalité de cette dernière en étouffant tout langage corporel en la recouvrant. C'est la raison pour laquelle elle finit ce passage par la phrase nominale « en silence ». Ce mot accentue son intention de vouloir amoindrir la peine de la survivante par ce biais.

Cette commisération envers les victimes endolories se constate dans le comportement de Laferrière lors de ses déplacements en voiture dans un Port-au-Prince en poussière. L'écrivain désire savoir le sort de sa famille et de ses amis face à cette calamité. En premier lieu, Laferrière et son ami l'écrivain Saint-Eloi prennent des nouvelles du père de ce dernier. Ensuite, Laferrière apprend par Saint-Eloi que suite au tremblement de terre sa cousine (celle de Saint-Eloi) a reçu un bloc de ciment sur la tête. Directement après avoir entendu cette mauvaise nouvelle Laferrière écrit qu'il « roule en silence jusqu'à l'entrée de Delmas » (34), un quartier où vivent certains membres de sa famille comme son beau-frère, son neveu et sa mère. Les mots « jusqu'à Delmas » laissent comprendre que ce silence a envahi le trajet de Laferrière et de son ami Saint-Eloi pendant un certain laps de temps. Par ailleurs, ce silence dénote, non seulement que Laferrière reste bouche bée face à la terrible nouvelle qui vient d'apprendre, mais également que ce silence se traduit par une compassion envers l'accident subi par la victime.

Laferrière refait allusion au silence de commisération dans le chapitre « L'échelle ». Dans une atmosphère infernale où les cris de certains rescapés s'enchaînent en raison de la peur de la mort et de la frayeur des morts, Laferrière note que les secouristes gardent leur sang-froid : « [I]es sauveteurs travaillent en silence et en sueur » (15) afin de délivrer les victimes des désastres causés par le séisme. La sueur des sauveteurs montre l'acharnement de leur travail sans relâche et les efforts qu'ils fournissent dans un lieu apocalyptique. Pourtant, ces derniers ne laissent percevoir aucun sentiment de panique. Ce mutisme transcrit par un calme de monastère n'est pas lié à une pénurie de mots ou une indifférence envers les victimes du séisme. Il faut plutôt le comprendre comme une façon pour les sauveteurs de pouvoir être attentifs à tout son susceptible de provenir des victimes ensevelies ou pas.

Outre cela, cette abstention de paroles sert à calmer et à apaiser les esprits pris de peur dans cette tragédie humaine. Les sauveteurs essayent, du mieux que possible, de rétablir l'ordre par leur calme. Bien que ces silences de commisération dénotent à premier abord un aspect positif, il faut reconnaître qu'ils n'auraient pas eu lieu sans la catastrophe sismique. Par conséquent, ce silence en question projette une réalité morbide et sanglante, laquelle renvoie à la mort.

Le silence imprononçable

En fait, certains passages de ces deux ouvrages montrent des silences imprononçables. Par exemple, Lahens raconte qu'après le séisme, elles et ses voisins rescapés ont du mal à parler ou, à l'opposé, répètent à maintes reprises l'événement vécu : « Nous voilà tous assis en cercle. Parlant à peine ou racontant pour la cinquième ou sixième fois ce que nous étions en train de faire au moment de la secousse » (25). Parler à peine, laisse entendre qu'ils parlent peu et laisse sous-entendre qu'ils ont de la peine à parler. Siboni a raison de noter que « le témoignage se trouve entravé tantôt par le silence (aphasie), tantôt par un débordement de paroles (logorrhée), voire par un cri » (14-15). Le passage de Lahens en question n'évoque pas de cris, mais souligne tantôt l'aphasie tantôt la logorrhée. L'auteure avoue dans la même phrase qu'elle et ses voisins parlent peu. Ces maigres paroles doivent sûrement être recouvertes de silences qui renvoient à l'aphasie. Cependant, lorsqu'ils décident de parler, ils ne cessent de répéter² la tragédie qu'ils ont (sur)vécue. Leurs constantes répétitions montrent un flux de mots qui laisse percevoir une logorrhée à cause d'un trop-plein d'émotions. Répéter continuellement leurs histoires tragiques devient pour eux un moyen exutoire et purgatoire de leur douleur traumatique. Ils ont besoin de la dire, de la vomir.

Qui dit paroles répétitives dit paroles machinales et mécaniques, lesquelles laissent voir un trouble psychique occasionné par le séisme. Ainsi, Lahens ne se rappelle plus combien de fois elle et ses voisins ont répété leurs histoires (25). Cet excès de répétition montre une perte de lucidité et une forme de troubles d'état de stress post-traumatique dus au séisme. Ce symptôme permet de comprendre leur dérèglement langagier. Remarquons que la construction de la phrase est fragmentée : la syntaxe éclatée donne l'effet d'une parole déconstruite. Lahens récidive ce style scriptural dans le chapitre d'ouverture « Il était une fois une ville », lequel fait référence à une Haïti valeureuse et espiègle avant le désastre : « [s]es secrets invincibles. Ses mystères

maîtres des carrefours la nuit. Ses silences hallucinés » (11). Les images de ce passage se rapportent aux silences « secrets invisibles », « mystères », « nuits » dans des phrases nominales qui vont à l'encontre des règles grammaticales françaises traditionnelles : sujet, verbe et complément.

De même, Laferrière emploie à plusieurs reprises des phrases fragmentaires dans ses chapitres. Par exemple dans « La minute », lorsqu'il décrit comment il a vécu la violence du tremblement de terre, il n'hésite pas à utiliser des phrases aussi fragmentées que « Sous les arbres » (12). Nous constatons le même style fragmentaire dans le chapitre « Les projectiles » où il a pour simple phrase « De petites forteresses » (14). À vrai dire, ces phrases sont émiettées et décousues. Dans le chapitre « Où es-tu chérie ? », dans lequel Laferrière parle de l'inquiétude des survivants à prendre contact avec leurs proches, il emploie encore ce style d'écriture. Une fois que la foule s'apaise de son trop-plein d'émotion, Laferrière conclut avec la phrase suivante : « Puis ce silence » (20). Ces fragments de phrases nominales employés par Laferrière et Lahens donnent un effet d'urgence. Les deux écrivains ne s'attardent pas à épiloguer ou à retranscrire des conversations dialogiques. Ils se contentent de dire l'essentiel en enlevant toute écriture superflue.

Comme les personnages de leurs témoignages respectifs, Laferrière et Lahens ont besoin de dire cette expérience vécue du séisme. Ce besoin de partager leur souffrance et celle des autres survivants les démange. D'ailleurs, les deux publient leurs témoignages dans la foulée du tremblement de terre. De plus, ce style bref leur permet de (d)écrire cet évènement tragique sans remuer le couteau dans la plaie afin de ne pas revivre une seconde fois cette tragédie par le biais d'une écriture trop détaillée. Ils le vivraient comme une double peine traumatique. C'est une des raisons pour lesquelles ils évitent sans doute de tomber dans le pathos et se contentent d'aller droit au but – sans lyrisme ni d'élégies – dans leurs textes respectifs.

Bien sûr, ces fragments de phrases³ font écho au démantèlement de Port-au-Prince par le séisme. Les deux auteurs découpent leurs phrases de manières brutales comme des césures. En fait, en associant la répétition et la fragmentation, ces deux images donnent l'impression d'un bégaiement. Lahens relate dans son chapitre « Port-au-Prince » le traumatisme des survivants : « [L]es mots [des survivants] sont en retard sur la souffrance » (63). Tardant à venir, les mots viennent, mais lentement, pas au bon moment. Ils sortent à un rythme décalé et saccadé. Quand P., un des membres de la famille de Lahens, revient du tremblement de terre dans la maison

familiale, l'auteure raconte qu'elle et d'autres membres de sa famille étaient « tous accrochés à ses lèvres » (27). Pourtant, celui-ci « a du mal à parler » (27), nous dit Lahens. Ce « bug » de la parole le rend bègue.

Par ailleurs, le verbe « accrocher » dévoile que sa famille désire comprendre et déchiffrer les mots que P. peine à prononcer. Il a non seulement du mal à parler mais aussi « du mal à raconter ce qu'il a vécu » (26) lors du séisme. Son incapacité de parole se classe dans la catégorie du silence imprononçable puisqu'elle provient d'un trauma causé par le séisme : « P. EST ENCORE SOUS LE CHOC de ce qu'il a vécu hier » (40). Les mots « sous le choc » sont soulignés en lettres capitales. Le lecteur est instinctivement accroché par cette phrase. Elle manifeste une forme de violence qui renvoie à la violence du séisme et à celle vécue par les survivants et le reste du monde. Lahens renforce à quel point P., qui représente d'une certaine manière tous les autres survivants, est douloureusement affecté par ce qu'il a enduré. Cela se retranscrit par son impuissance de langage.

Bien sûr, le bégaiement vient souvent d'une peur ou d'un effroi causé par un événement traumatique. Le traumatisé n'arrive pas ou n'arrive plus à prononcer certains mots qui pourraient le replonger dans un cauchemar antérieur. Il est la manifestation d'un événement qui a fait rupture dans la vie quotidienne d'une personne. De surcroît, le bégaiement en question est une agitation de la bouche, une secousse des mots, lesquelles sont similaires à l'effet d'un tremblement de terre. Dans son chapitre intitulé « La tendresse du monde », Laferrière explique que, suite à l'évènement traumatique du séisme qu'il a vécu, il entretient avec des gens des « [c]onversation[s] entrecoupée[s] de silences » (178). Certes, les personnes en question n'ont sûrement pas vécu cet incident de près. Cependant, le fait que ce séisme a eu un retentissement international dans les médias, nous pouvons en déduire qu'ils sont eux aussi secoués d'une manière ou d'une autre. Par conséquent, les silences de ces derniers sont provoqués en partie à cause d'un lexique imprononçable. Le bégaiement coupe les mots qui tentent de sortir du bègue. Dans le chapitre « Le ciel des tropiques, le soir, en cette saison », Lahens repense à ses proches, à sa famille et à toutes les victimes qu'a faites le tremblement de terre. Hébétée par cet évènement tragique, elle révèle que « des mots naissent dans [s]a gorge, silencieux » (30). En effet, il est difficile de savoir si elle fait référence à des paroles qu'elle peine à prononcer en raison de la douleur de cet incident ou à des paroles qu'elle préfère museler.

Des murmures comme silence innommable

D'ailleurs, Lahens décrit non seulement des bégaiements, mais aussi des murmures. Dans le chapitre éponyme de l'ouvrage, elle décrit le malheur des survivants après le séisme. Dans un des passages, elle mentionne « [u]ne femme, assise à même le trottoir [qui] balance le torse d'avant en arrière et psalmodie tout bas, le bras allongé en direction d'une maison dont il ne reste plus rien » (18). Cette femme semble remettre son sort à Dieu. Le verbe « psalmodier » connote vraisemblablement une allusion religieuse, les psaumes du Roi David. Elle donne l'impression de faire une oraison à cause de la malédiction qui s'effondre sur toute sa vie. La voix basse laisse entendre une forme de désespoir, de fatigue et de faiblesse face à l'adversité. La victime ne possède plus la force et le courage d'élever la voix⁴. Ses intonations monotones ne sont rien d'autres que des plaintes et des lamentations.

Dans le chapitre « La prière », Laferrière fait également part d'un passage dans lequel il note les jérémiades des survivants du séisme : « [o]n se chuchote nos angoisses » (24), déclare-t-il. « Chuchoter » est un synonyme de murmurer. Le désastre a enclenché un besoin chez les survivants d'exorciser leurs démons en l'évacuant par la parole, si indistincte soit-elle. En même temps, ils redoutent le volume de leurs mots dont la réalité pourrait encore plus les anéantir. Alors, ils laissent s'échapper à voix basse des bouts de mots. En effet, prononcer ces paroles à voix haute serait prendre le risque de les entendre et, pire encore, de les comprendre, voire même de les imaginer et de les intérioriser. Cela donnerait réalité au sens des paroles. C'est en effet par ces dernières que l'être humain définit, identifie, ordonne ou exécute une réalité.

C'est en fait la raison pour laquelle, partout où Laferrière se rend après le 12 janvier 2010, « les gens [lui] adressent la parole en baissant la voix » (178). Cette délicatesse amoindrit la tonalité de la voix, sa tonicité et l'ampleur de sa réalité. Les victimes ou les compatissants ont peur d'articuler les mots tout haut par crainte d'admettre certaines vérités : passé anéanti, présent précaire, avenir incertain. En conséquence, d'une certaine manière, s'exprime un déni ou un refus de la réalité. Ces paroles presque inaudibles peuvent être classées dans la catégorie du silence innommable, en ce sens qu'elles sont difficilement comprises et entendues.

Ce silence innommable est également perçu dans le chapitre éponyme du récit testimonial de Lahens. L'écrivaine y admet que l'horreur du tremblement de terre l'a mise en panne d'écriture. Elle reconnaît en elle des « [m]oment des pensées pétrifiées, balbutiantes, blanches. Blanche d'intensité contenue. Quelquefois blanches d'absence de mots » (17). La page blanche

connote l'absence de mots pour décrire les failles d'Haïti : « [c]omment écrire ce malheur [...] » (18), s'interroge-t-elle ; elle continue en réitérant plus ou moins la même question : « [c]omment écrire pour que le malheur ne menace pas le lieu d'existence même des mots » (18). Ces interrogations la poussent à conclure que « [c]ette terre des mots, la seule qui soit nôtre, à nous les écrivains, se fissure et risque de craquer elle aussi si nous n'y prenons garde » (18).

Dans « Port-au-Prince », Lahens affirme en lettres capitales qu'elle « N'OUBLIERA JAMAIS le silence dans Port-au-Prince ce jour-là » (61). Il est ancré pour toujours dans sa mémoire, au plus profond d'elle ; simultanément, il renvoie à une fissure qui ne se refermera plus jamais. L'image de Port-au-Prince tombée en ruine est venue effacer Port-au-Prince avant le séisme de 2010. La ville d'autrefois n'existe plus pour elle, d'où le symbole de la page blanche⁵. C'est la raison pour laquelle elle ne détient pas de mots pour décrire la tragédie. Elle ne peut parler de ce lieu qu'au passé. Elle commence d'ailleurs son récit testimonial en intitulant son premier chapitre « Il était une fois une ville » ; dès le commencement de l'ouvrage, plus rien ne sera plus jamais pareil. En outre, dans ce chapitre, Lahens écrit à l'imparfait pour parler d'Haïti. « Nous l'aimions », répète-elle quatre fois tout le long des deux premiers paragraphes. Cela manifeste bien qu'elle pense à Port-au-Prince, mais qu'il lui est incapable d'écrire sur cette ville nouvelle. Dans le chapitre « Article pour *Libération* », dans sa description apocalyptique de Port-au-Prince, elle insiste à dire que c'est « [...] une ville morte » (69). En fait, la couleur blanche de la feuille renvoie à la froideur d'une ville vidée de ses âmes. Cette couleur est celle du linceul. La page vide représente non seulement la mémoire de Lahens, mais aussi Port-au-Prince. Toujours dans « Article pour *Libération* », Lahens raconte qu'au lendemain du séisme, elle a parcouru Port-au-Prince : [j]'ai, dit-elle, parcouru le lendemain matin une ville chaotique, jonchée de cadavres, certains déjà recouverts d'un drap blanc [...] » (68).

Pour Lahens, Port-au-Prince devient une ville fantôme. Dans « Port-au-Prince », elle note « [l]e silence d'une ville pulvérisée où errent quelques fantômes » (61). Cette citation est ambiguë, voire ambivalente. Elle semble d'abord viser toutes les victimes du séisme qui ont perdu leur âme. En même temps, elle peut faire référence aux survivants qui deviennent quasiment des morts-vivants. En fait, dans le chapitre « La chaise musicale », Laferrière remarque qu'on « [o]n [les survivants] est encore un zombie tant que personne n'a pas crié notre nom » (38). Les survivants hébétés, à moitié morts, recouverts de blessures et de poussières blanches sur le visage, déambulent dans les rues. Le zombie, figure mythique et religieuse de la

culture haïtienne avant le séisme, est devenu réalité. Et cette nouvelle page historique d'Haïti est inconcevable dans la conscience de Lahens.

Dans *Tout bouge autour de moi*, l'impossibilité de dire l'état d'Haïti post-séisme se perçoit symboliquement par le manque de moyens de communication. Dans le chapitre « Les premiers messages », Laferrière précise qu'à cause du tremblement de terre, « [l]es systèmes de communication (portable, téléphone fixe, Internet) ne fonctionnent pas encore à plein régime » (30). Tous ces systèmes de communication inutilisables sous-entendent un silence dû à la destruction sismique. Laferrière le fait bien remarquer dans le chapitre « La révolution » où il écrit une fois encore aussi que le système de communication est détruit (21).

Néanmoins, cette coupure du système de communication révèle aussi une incapacité de pouvoir nommer cet événement tragique. Que cela par le biais d'Internet, le téléphone fixe, le portable, ou la radio, les rescapés haïtiens sont dans l'impossibilité de pouvoir nommer leur vécu. Préciser chacun de ces moyens de communication permet de représenter plus ou moins que toutes les classes sociales haïtiennes sont affectées. Certes, certaines personnes possèdent un téléphone fixe, mais pas de cellulaires, une radio mais pas internet. Dans ce sens-là, ces mutismes proviendraient d'un silence qualifié d'innommable même s'il peut paraître à des égards comme un silence inexprimable.

Le silence inexprimable

Le silence inexprimable se trouve dans les passages où les personnages ne possèdent pas de mots pour manifester leurs sentiments. Dans *Tout bouge autour de moi*, un jeune homme rescapé du séisme redoute de téléphoner à ses parents par crainte d'apprendre le pire. Près de lui, Dany Laferrière « ne sa[it] pas quoi lui dire » (24). Ce silence n'est pas de commisération. Laferrière souhaite lui offrir quelques mots d'encouragements, mais il ne trouve pas les mots pour le dire. Dans le chapitre « Les mauvaises nouvelles, les bonnes aussi et les visites » de *Faïlles*, Lahens reçoit chez elle une jeune rescapée désemparée. Lahens l'invite à se joindre à elle autour d'un thé à la citronnelle. Elle reconnaît cependant que les deux boivent « en silence » (48). Dans la phrase suivante, Lahens admet : « [je] ne sait pas quoi lui dire (48) ». Dans ces deux passages, Laferrière et Lahens ont la capacité de prononcer des mots. Ils ont même envie de les exprimer à leur interlocuteur. Toutefois, ces silences prennent place parce qu'ils ne savent pas comment trouver les mots justes à dire à leurs interlocuteurs respectifs. Aucun d'entre eux

n'utilise le verbe « pouvoir », mais plutôt le verbe « savoir », lequel souligne non pas l'incapacité, mais la méconnaissance.

Lorsque Laferrière affirme ne pas savoir quoi dire, il s'adresse certes au jeune homme rescapé, mais son affirmation ne se restreint pas à ce dernier. Face à cette situation, Laferrière resterait également bouche bée devant d'autres victimes. Selon nous, il faut comprendre son impuissance de langage comme une impossibilité de transmission. Lahens le montre clairement dans « Il était une fois une ville » : « [n]ous ne saurons plus quoi raconter à nos petits-enfants » (13). Elle déclare ceci non pas tant à cause d'un silence lié à un sentiment de honte, à savoir, ne pas transmettre un héritage historique dépeignant une ville en berne qui a perdu un patrimoine à jamais. Au contraire, son souhait serait de pouvoir dire cet événement tragique à la génération suivante dans un rôle de transmission. Cependant, cette tragédie sans nom rend Lahens sans mot.

Toujours dans « Il était une fois une ville », l'écrivaine se voit dérober d'une forme de parole à cause du séisme : « Nous sommes désormais orphelins de cent lieux et de mille mots », s'indigne-t-elle (13). Ce mot laisse comprendre que les survivants sont privés d'être chers. En effet, les parents sont ceux qui permettent à leurs enfants de se construire. Autrement dit, être orphelins de mots insinue que ces survivants n'ont plus de ressources nécessaires pour se reconstruire. Ils se sentent privés de mots dont ils ressentent le besoin.

Cette douleur est encore plus frustrante pour Lahens et Laferrière, car tous deux sont des écrivains, des créateurs, inventeurs et innovateurs de langages, d'expressions et de mots. Le « nous » que Lahens utilise dans son passage, englobe toutes les victimes du séisme. Il représente aussi les générations futures haïtiennes qui, à cause de ce manque de mots, seront, elles aussi, orphelines d'une partie de leur histoire. Lahens insiste sur l'incapacité des survivants à exprimer verbalement cette catastrophe. Elle déclare dans « Port-au-Prince » que la communauté de survivants est frappée d'un mutisme lorsqu'il s'agit de définir la condition qu'ils endurent : « [c]e que ses hommes, ses femmes, ses enfants, ses vieillards ont vécu est au-delà des mots » (63). Tout le monde est frappé par cette secousse sismique et aucun Haïtien ne restera indemne d'une telle catastrophe ; elle est à jamais dans la mémoire collective puisque le trauma de ceux qui ont vécu cette tragédie, sera transmis consciemment ou pas à travers un héritage négatif qu'ils lègueront à leurs enfants⁶.

Bien évidemment, si aucun d'entre eux ne détient les mots, cet événement traumatique est d'une portée impensable, inconcevable et inimaginable. Il dépasse toute compréhension et

tout entendement humain. Dans le chapitre « L'adresse aux dieux », Laferrière montre sa stupéfaction face à l'ampleur des dégâts du tremblement de terre. Il en vient même à appeler les dieux vaudous : « [q]ue disent les dieux de cette affaire ? Legba, où êtes-vous ? Ogoun que dites-vous ? Erzulie qu'en pensez-vous ? Pas un mot » (138). Ces interrogations montrent que cet événement le dépasse et le pousse à rechercher une compréhension surnaturelle qui se veut transcender le monde réel. Cependant, cela dépasse les divinités haïtiennes puisque même elles n'ont pas de mots.

L'incapacité d'énoncer un vécu traumatique peut causer des frustrations. Les mots, dans ce contexte-là, servent de médecine aux survivants. Trouver le mot juste est savoir et pouvoir diagnostiquer les maux afin de pouvoir proprement définir un trauma. Posséder le verbe sert de moyen thérapeutique. L'acquisition de cette parole ne recouvre pas seulement un silence mortuaire ; il permet également de panser des plaies liées à l'événement traumatique. L'expression veut que les mots blessent, mais l'opposé est tout aussi juste : pour certains, ils ne sont pas que simple soulagement, mais véritables guérisons.

Deux autres formes de silences pourraient faire l'objet d'une nouvelle étude intéressante dans ces deux mêmes récits : les cris et les sourires des survivants. En effet, bien que les cris soient audibles et les sourires visibles, les deux retranscrivent souvent des mots passés sous silence.

Bibliographie

Blanchot, Maurice. *L'écriture du désastre*. Paris : Gallimard, 1980.

Cadeddu, Paola. « La révolte du silence : l'œuvre de Lyonel Trouillot face au séisme de 2010 ».

Haïti après le tremblement de terre : la forme, le rôle et le pouvoir de l'écriture. Dir. Emmanuelle Vanborre. New York : Lang, 2014. 123-137.

Dusaillant-Fernandes, Valérie. « Quand un tremblement de terre secoue l'écriture : regards croisés sur une catastrophe dans *Tout bouge autour de moi* de Dany Laferrière et *Failles* de Yanick Lahens ». *Haïti après le tremblement de terre : La forme, le rôle et le pouvoir de l'écriture*. Dir. Emmanuelle Vanborre. New York : Lang, 2014. 15-29.

Hanus, Françoise et Nina Nazarova. *Le silence en littérature : de Mauriac à Houellebecq*. Paris : Harmattan, 2013.

- Labeille, Véronique. « Le silence dans le roman : un élément de monstration ». *Loxias* 18 (Septembre 2007). <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=1883>.
- Laferrière, Dany. *Tout bouge autour de moi*. Paris : Grasset, 2011.
- Lahens, Yanick. *Failles*. Paris : Wespieser, 2010.
- Macherey, Pierre. *A quoi pense la littérature ?* Paris : PUF, 1990.
- Miraglia, Anne Marie. *Des voix contre le silence*. Durham : Durham Modern Languages Series, 2006.
- Motte, Annette de la. *Au-delà du mot. Une « écriture du silence » dans la littérature française du XXe siècle*. Münster : Lit Verlag, 2004.
- Orcel, Makenzy. *Les immortelles*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2010.
- Siboni, Julia « Dans inhumanité trop humaine ou comment Beckett persiste à nommer l'innommable ». *Samuel Beckett 2 : parole, regard et corps*. Dir. Llewellyn Brown. Caen : Minard, 2011. 13-26.
- Van den Heuvel, Pierre. *Parole, mot, silence: pour une poétique de l'énonciation*. Paris : Corti, 1984.

NOTES

¹ Dans ce cas précis nous distinguons le langage de la langue : le premier est un moyen de communication qui dépasse l'expression verbale et englobe également le langage des signes.

² En fait, nous pouvons également avancer que ces répétitions de paroles ne changent pas le fait qu'ils parlent peu puisqu'ils répètent les mêmes idées.

³ Il est bon de rajouter que la fragmentation textuelle se voit aussi à travers les chapitres des deux témoignages.

⁴ Prier à voix basse peut aussi suggérer une forme de respect envers Dieu ; ne pas vouloir lever la voix, autrement dit, ne pas parler fort, montre sa révérence envers un être supérieur.

⁵ La page blanche est également l'impossibilité de rendre gloire et honneur aux héros inconnus, morts trop tôt dans le roman national d'Haïti.

⁶ Ces genres d'héritages négatifs suite à des traumatismes mémoriels peuvent se constater aussi dans l'esclavage des Noirs Américains, les survivants du génocide de la Shoah et du Rwanda.